

Karen Cushman

Le livre
de
Catherine



Le livre

« Les filles, c'est comme le poison. Ça se gâche vite et ça ne se garde pas », a déclaré le seigneur Rollo, du manoir de Stonebridge, du comté de Lincoln, du pays d'Angleterre.

Nous sommes en l'an de grâce 1290, et Rollo n'a qu'une idée en tête, entre deux bagarres et deux beuveries, c'est de se débarrasser de sa fille Catherine comme d'un vulgaire poisson pourri, en la mariant à un affreux jojo.

Mais Catherine, treize ans, ne l'entend pas de cette oreille. Très peu pour elle, lavage, raccommodage, mariage et autres corvées de la vie !

Féministe avant la lettre, comme bien des gentes dames et damoiselles du Moyen Âge, elle rêve d'être aussi libre qu'une villageoise, aussi héroïque qu'un croisé.

Hélas, pour l'instant, elle est enfermée dans sa chambre, avec, pour seule évasion, un journal intime pas piqué des hannetons.

« L'un des deux meilleurs romans sur
les jeunes filles que j'ai lus. »
Lena Dunham, réalisatrice de la série Girls

L'auteur

Karen Cushman vit en Californie où elle enseigne au département des études de muséologie. À 53 ans, elle écrit son premier roman, *Le Livre de Catherine*, pour lequel elle se voit décerner la mention spéciale du prix Newbery. L'histoire médiévale la passionne, mais particulièrement la culture populaire, la manière dont vivaient les gens à cette époque, ce qui l'a amenée à lire quantité de documents originaux, journaux intimes ou livres de savoir-vivre au Moyen Âge.

Karen Cushman

Le livre de Catherine

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Raphaël Fejtö

Médium poche
l'école des loisirs
11, rue de Sèvres, Paris 6^e

*Ce livre est dédié à Léah,
Danielle, Megan, Molly, Pamela et Tama,
et à l'imagination, à l'espoir et à la persévérance
de toutes les jeunes filles.*

SEPTEMBRE

12^e JOUR DE SEPTEMBRE

On m'a ordonné d'écrire le compte rendu de mes journées : je suis mordue par des puces et harcelée par ma famille. Je n'ai rien d'autre à dire.

13^e JOUR DE SEPTEMBRE

Mon père doit souffrir de la gueule de bois car il m'a fouettée deux fois au lieu d'une avant le déjeuner. Je voudrais que son foie bilieux éclate en mille morceaux.

14^e JOUR DE SEPTEMBRE

J'ai encore emmêlé les fils de mon écheveau. Bon Dieu, quelle torture !

15^e JOUR DE SEPTEMBRE

Aujourd'hui, le soleil a brillé et les villageois sont allés semer le foin, ramasser les pommes et pêcher dans le fleuve, tandis que moi, cloîtrée à l'intérieur, j'ai passé deux heures à broder un vêtement pour l'église, et trois heures à tout défaire après que ma mère l'a vu. J'aimerais tant être une villageoise.

16^e JOUR DE SEPTEMBRE

Filage. Tout emmêlé.

17^e JOUR DE SEPTEMBRE

Démêlage.

18^e JOUR DE SEPTEMBRE

Si mon frère Edward croit qu'écrire ce compte rendu de mes jours m'aidera à être moins puérile et plus instruite, c'est plutôt lui qui devrait l'écrire. Moi, j'arrête. Et je ne ferai plus de filage. Et je ne mangerai plus. Moins puérile, bien sûr.

19^e JOUR DE SEPTEMBRE

Je suis sauvée ! Ma mère et moi, nous avons passé un marché.

Je peux arrêter de filer tant que je fais le compte rendu de mes journées pour Edward. Ma mère ne tient pas particulièrement à ce que j'écrive, mais elle veut faire plaisir à Edward, surtout depuis qu'il a décidé de devenir moine. N'importe quoi plutôt que ce stupide et ennuyeux filage. Alors oui, je vais écrire.

Ce qui suivra sera mon livre, le livre de Catherine, qu'on appelle Petit-Oiseau ou Oisillon, fille de Rollo et de dame Aislinn, sœur de Thomas, Edward et de l'abominable Robert, du village de Stonebridge, du comté de Lincoln, du pays de l'Angleterre, entre les mains de Dieu. À compter du dix-neuvième jour de septembre de l'année de Notre-Seigneur mil deux cent quatre-vingt-dix, la quatorzième de ma vie. Les peaux que j'utilise, ainsi que l'encre, appartiennent à mon père. L'écriture, c'est mon frère qui me l'a apprise, mais les mots sont les miens.

J'ai écrasé vingt-neuf puces aujourd'hui.

20^e JOUR DE SEPTEMBRE

Aujourd'hui, j'ai pourchassé un rat à travers toute la salle à manger avec un balai, j'ai mis le feu au balai, j'ai raté mes broderies, je les ai jetées dans les cabinets, j'ai trop mangé au repas, j'ai embêté le plus petit garçon de cuisine jusqu'à ce qu'il pleure, j'ai retourné mon matelas, j'ai enlevé le drap pour l'aérer, je me suis cachée de Morwenna et de ses corvées sans fin, j'ai mangé mon dîner, j'ai rentré le drap humide de rosée que j'avais oublié dehors, j'ai supporté les gronderies et les gifles de Morwenna, j'ai pincé Perkin, et je suis allée me coucher. Et d'avoir écrit cela, Edward, je ne me sens ni plus instruite ni moins puérole.

21^e JOUR DE SEPTEMBRE

Il y a quelque chose de bizarre dans l'air. Je sens que mon père m'épie quand je suis dans la salle à manger. Il me regarde comme il regarderait un nouveau cheval qu'on lui donnerait à dresser. Je suis étonnée qu'il ne m'ait toujours pas demandé de lui montrer mes sabots.

Et il m'a posé des questions, oui, la bête qui ne me parle jamais à part avec la paume de ses mains sur mes joues ou sur mon derrière, m'a posé une question.

Ce matin : « Quel âge as-tu, au juste, ma fille ? »

À midi : « As-tu bien toutes tes dents ? »

« Ton haleine est-elle douce ou fétide ? »

« Es-tu une bonne mangeuse ? »

« De quelle couleur sont tes cheveux quand ils sont propres ? »

Avant le dîner : « Et sinon, en ce qui concerne la couture, les intestins et la conversation, tu n'as aucun problème particulier ? »

Qu'est-ce qui se mijote, par ici ?

Mes frères me manquent parfois, même l'abominable Robert. Thomas et lui sont partis servir le roi, et Edward vit dans son abbaye. Mon père n'a plus beaucoup de gens à surveiller, alors il concentre son intérêt sur moi.

21^e JOUR DE SEPTEMBRE

Je suis de nouveau prisonnière de mes aiguilles. J'ourle du lin dans le séjour avec ma mère et sa

servante. Cette pièce est agréable, grande et ensoleillée, avec l'énorme lit de mes parents à un coin de la pièce et, lui faisant face, une fenêtre qui s'ouvre sur le monde. Je m'amuserais bien ici, si je n'étais pas là pour coudre. De la chambre, je peux voir la cour, les cabinets, l'étable, la rivière, le portail et les champs qui s'étendent jusqu'au village.

Les chaumières sont parsemées le long de la route boueuse qui mène à l'église. Les chiens, les oies et les enfants jouent à se bagarrer, tandis que les villageois sèment dans les champs.

Qu'est-ce que j'aimerais me bagarrer – ou même semer – avec eux !

Ici, dans ma prison, ma mère travaille et ragote avec sa servante comme si cela lui était égal d'être obligée de filer et de coudre. Morwenna, ma nourrice, maintenant que je suis grande et que je n'ai plus besoin de son aide pour tricoter, passe son temps à se plaindre de la longueur de mes mailles, de la couleur de ma soie et des empreintes de doigts que je laisse sur le tissu que j'ourle.

Si le Seigneur voulait que je sois une fille, pourquoi pas une fille riche, avec des serviteurs qui ourlèrent à ma place, tandis que je serais allongée sur mon lit de soie à écouter chanter un ménestrel magnifique ? Au lieu de cela, je suis la fille d'un chevalier qui n'a que dix serviteurs, n'emploie que soixante-dix villageois, aucun ménestrel, et qui possède des acres de lin sans ourlet. J'en ai mal au ventre. Je ne sais même pas comment est le ciel, aujourd'hui, et si les baies sont déjà mûres. La meilleure chèvre de Perkin a-t-elle déjà eu son petit ? Wat le maréchal-ferrant a-t-il battu Sym à la lutte ? Je n'en sais rien. Je suis cloîtrée et je fais des ourlets. Morwenna me dit que ce tissu sera pour moi. Bon Dieu !

23^e JOUR DE SEPTEMBRE

Il y a eu une pendaison à Riverford, aujourd'hui.

Je suis de nouveau punie à cause de mon insolence, alors je n'ai pas eu le droit d'y aller. J'ai presque quatorze ans et je n'ai encore jamais vu de pendaison ! Ma vie est sinistre.

24^e JOUR DE SEPTEMBRE

Les étoiles et ma famille se sont liguées pour me rendre la vie la plus sombre possible. Ma mère cherche à faire de moi une femme distinguée – idiote, docile et accomplie –, aussi dois-je prendre des cours pour devenir une dame et pour apprendre à tenir ma langue.

Mon frère Edward pense que les femmes aussi doivent être instruites, c'est pour cela qu'il m'a appris à lire les livres sacrés et à écrire, même si je préférerais bien plus être assise sous un pommier à rêver. Et à présent, mon père, ce crapaud, conspire pour me vendre comme un vulgaire morceau de fromage à un pauvre type à la recherche d'une femme. Pourquoi ce cafard de soupirant est-il désireux de m'avoir ? Je ne suis pas belle, avec ma peau toute brûlée par le soleil et mes yeux gris qui ne voient pas très bien, et j'ai une certaine tendance à l'entêtement. Ma famille ne possède que deux petits manoirs. Nous avons beaucoup de fromages et de pommes, mais ne possédons ni argent, ni bijoux, ni terrain s'étendant à perte de vue qui pourrait séduire un

quelconque soupirant. Bon Dieu ! Il vient dîner ici dans deux jours. Je vais loucher et baver dans mon assiette.

26^e JOUR DE SEPTEMBRE

Maître Pauvre-Type arrive aujourd'hui, malgré les objections de ma mère. Bien qu'elle soit mariée à un chevalier de seconde catégorie, elle dit que sa famille descend d'anciens rois de Grande-Bretagne. Et mon soupirant n'est qu'un vulgaire marchand de laine de Great Yarmouth aspirant à devenir maire, qui pense qu'une femme avec des ascendances nobles sera un avantage pour sa carrière.

Mon père a hurlé : « Doux Judas, femme, tu crois que nous pouvons manger tes ancêtres royaux, ou planter le nom de ta famille ? Cet homme pue l'or. S'il veut d'elle, et qu'il paie bien pour ce privilège, ta fille sera sa femme d'ici peu. »

Quand il est question d'argent, mon père parle plutôt bien.

UN PEU PLUS TARD, À L'HEURE DES VÊPRES : Mon soupirant est arrivé et reparti.

Il faisait gris aujourd'hui, et le sol était humide, alors je suis allée me cacher dans les cabinets pour le voir arriver. Je trouvais que c'était une bonne idée de connaître mon ennemi avant de l'attaquer.

Maître Pauvre-Type était d'âge moyen et avait un air pâlot. Haut d'un kilomètre et maigre comme un hareng, il avait des yeux de groseilles à maquereau, le menton en hachette, et des touffes de cheveux orange surgissaient sur sa tête, de ses oreilles et de son nez. Sa Toute-Laideur s'est présentée, enveloppée de robes de samit et d'hermine qui retombaient sur de grandes bottes en cuir rouge. Cela m'a rappelé le jour où j'avais emmitoufflé le coq de la grand-mère de Perkin avec ma cape de velours.

Se cramponnant au bras de Rhys, depuis les écuries, car la cour était inondée de pluie, de crottin et de fumier, il nous a salués : « Bienvenue, bon seigneur, et à fous aussi, dame Aislidd. Je duis hodoré de rendre visite à votre bodeste demeure et de faire la coddaisance de la jeune dille. »

J'ai d'abord cru qu'il parlait dans une langue étrangère ou qu'il utilisait un langage codé pour délivrer quelque obscur message secret, mais j'ai très vite découvert que son nez était tout simplement bouché. Et il est resté bouché durant toute sa visite. Il mâchait, parlait et respirait la bouche grande ouverte. Bon Dieu ! Il m'a tant dégoûtée que j'ai décidé de nous en débarrasser le jour même.

J'ai frotté mon nez jusqu'à ce qu'il soit tout rouge, j'ai noirci mes dents de devant avec de la suie, puis j'ai peigné mes cheveux avec des os de souris dénichés entre les brins de paille qui jonchent le sol de la salle à manger. Et pendant tout le dîner, tandis qu'il nous parlait de ses entrepôts remplis de laine grasseuse et des diverses qualités de la foire annuelle de Yarmouth, je lui ai souri en découvrant mes dents noires, et me suis mise à remuer les oreilles.

Je me souviens encore des coups de fouet de mon père, mais maître Pauvre-Type est parti sans demander son reste.

27^e JOUR DE SEPTEMBRE

Avoir passé la journée enfermée dans le séjour n'a pas été une punition si terrible, car j'ai entendu dire que mon oncle George allait bientôt venir nous voir. Il est parti en croisade avec le prince Edward il y a presque vingt ans de cela. Edward a fini par rentrer chez lui pour devenir roi, mais George a continué à se battre, trouvant d'autres seigneurs à servir. Ma mère dit que c'était un homme courageux et très respectable. Mon père dit que c'était un idiot. Morwenna, qui a été la nourrice de ma mère avant d'être la mienne, s'est contentée de soupirer et de me lancer un clin d'œil.

Mon oncle George a dû vivre tant d'aventures qu'il trouvera sûrement le moyen de m'aider à m'échapper de cette vie de couture, de raccommodage de vêtements usés, et de pêche aux maris. J'aimerais bien mieux partir en croisade, faire tinter mon épée contre les païens, et dormir sous des ciels étoilés à l'autre bout du monde.

J'en ai parlé à mes oiseaux dans ma chambre et ils m'ont écoutée assez poliment. Au début,

j'écoutais leurs gazouillis, mais à présent ce sont eux qui doivent écouter les miens.

28^e JOUR DE SEPTEMBRE, *veille de Michaelmas.*

Perkin raconte que dans le village de Woodford, près de Lincoln, quelqu'un a fait pousser un chou qui ressemble comme deux gouttes d'eau à la tête de saint Pierre, et que des gens viennent de tout le comté pour prier devant. Ma mère, bien sûr, m'a interdit d'y aller. J'avais pensé demander à saint Pierre de me donner une bonne vue car je ne trouve pas cela très séduisant de plisser les yeux comme je le fais. Et aussi que mon père oublie cette ridicule histoire de mariage.

29^e JOUR DE SEPTEMBRE, *Michaelmas, fête de l'archange Michael.*

La nuit dernière, les villageois ont allumé les feux de joie de Michaelmas qui ont brûlé deux chaumières et une meule de foin. Cob le Forgeron et Beryl, la fille de John du Bois, se trouvaient dans la meule de foin. Ils ont quelques

égratignures, mais ils ne sont pas trop blessés. À présent, ils sont fiancés.

Aujourd'hui, c'est le jour de la redevance. Mon avare de père s'évanouit presque de bonheur devant les oies, les pièces d'argent, les charretées de fumier que nos métayers lui apportent. Il boit de grosses lampées de bière, se tape sur le ventre, et éclate d'un rire tonitruant en récoltant ses biens.

J'aime bien m'asseoir à côté de la table où William Steward tient le livre de comptes car ainsi je peux écouter les villageois qui font la queue se plaindre de mon père. C'est là que j'ai appris mes meilleurs jurons.

Henry Newhouse est toujours le premier à payer car c'est le plus grand métayer, avec ses trente acres. Suivent Thomas le Boulanger, John Swann de la brasserie, Cob le Forgeron, Walter la Moutarde, les dix-huit serviteurs, et ainsi de suite jusqu'à Thomas le Paysan et la veuve Joan la Fière, qui ne possèdent pas de terre, mais qui paient en navets, en oignons et en graisse d'oie leurs petites chaumières délabrées.

Perkin, le jeune berger, ne possède pas non plus de terrain, mais il donne chaque année à mon père une chèvre pour le loyer de la chaumière de sa grand-mère. Des semaines avant Michaelmas, Perkin raconte à tout le monde : « Je lui donnerai n'importe quelle chèvre, mais sûrement pas la noire. » Ou : « Pas la grise, non, toutes sauf la grise ! » Bien évidemment, William Steward l'entend et court répéter ces précieuses informations à mon père qui, le jour venu, insiste pour avoir la noire ou la grise. Mon père est aux anges, persuadé d'avoir fait une bonne affaire, mais Perkin me fait toujours un clin d'œil en partant. Et chaque année, la chèvre que mon père demande est la plus faible, la plus méchante ou celle qui mange le linge sur la corde ou la paille sur le plancher. Perkin est la personne la plus intelligente que je connaisse.

30^e JOUR DE SEPTEMBRE

Morwenna m'a dit que quand j'aurai terminé d'écrire, je devrai l'aider à faire du savon. Les bulles sentent plus mauvais que les étables en plein été. Aussi vais-je beaucoup écrire.

D'abord, je vais en dire un peu plus sur Perkin. Bien qu'il soit un jeune berger, Perkin est mon meilleur ami et mon frère de cœur. Il est très maigre, très beau et a des cheveux d'or et des yeux bleus comme ceux du roi. Mais il est beaucoup plus sale que le roi, mais plutôt moins que les autres villageois. Il a souvent mal au ventre, alors je lui concocte des sirops à base de graines de cumin et d'anis pour soigner son foie. Cela le soigne rarement.

Il a une jambe plus courte que l'autre, alors quand il marche, on dirait qu'il s'essaie à une danse très étrange. Sa tête bouge dans tous les sens et il fait des moulinets avec ses bras pour garder l'équilibre. Une fois, j'ai attaché un seau à mon pied pour que nous puissions danser ensemble, mais je me suis très vite épuisée. Perkin doit être tout le temps fatigué, maintenant que j'y pense, et pourtant il n'est jamais désagréable avec les gens.

Il vit avec les chèvres ou avec sa grand-maman, selon les saisons. Il est gentil et fait preuve d'une grande sagesse, quand il ne m'embête pas. C'est

Du même auteur à *l'école des loisirs*

Collection Médium

La ballade de Lucy Whipple

Matilda Bone

© 1998, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition papier
© 2015, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : mars 1998

ISBN 978-2-211-22569-4

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr